La passion d'Esther Kahn ou la quête infinie de la perfection : "Esther Khan" d'Arnaud Desplechin

Autor(en): **Bacqué, Bertrand**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 16

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932669

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La passion d'Esther Kahn

ou la quête infinie de la perfection

«Esther Kahn» d'Arnaud Desplechin

Ce qui ne devait être à l'origine qu'un roman initiatique – les années d'apprentissage d'une jeune actrice juive dans l'Angleterre fin de siècle – devient, pour le réalisateur de «La sentinelle», une réflexion sur l'art et les arcanes de la création. C'est, de fait, une véritable somme de l'œuvre d'un cinéaste complexe.

Esther Kahn (Summer Phoenix) va se révéler grâce au théâtre

Par Bertrand Bacqué

Fin du XIXe siècle, un quartier pauvre de Londres. Esther Kahn (Summer Phoenix), issue d'une famille d'émigrants juifs, croît en marge des siens. Au terme de son adolescence, elle découvre le théâtre. C'est une révélation: elle sera actrice. Mais le talent ne suffit pas, l'apprentissage de la vie doit commencer. Douloureux, il permettra de donner une âme à ce corps brut, fermé, quasi minéral. *In fine*, le verbe – entendre un texte, celui d'Henrik Ibsen, «Hedda Gabler» –, se fera chair. Esther Kahn, une comédienne, est née.

Trois volets découpent donc ce récit. Le premier, lent et presque harmonieux, est le temps de la famille. Esther, silencieuse, écoute. Le père (Laszlo Szabo) fera office de passeur. Le second, celui du premier apprentissage, verra comme tuteur un vieux comédien raté (Ian Holm) qui se révèlera excellent pédagogue. Le troisième – le plus tumultueux – sera le temps de l'amant (Fabrice Desplechin), critique dramatique, celui avec qui il s'agira de se confronter afin d'être définitivement soi: une actrice.

La personnalité d'Esther Kahn

Une séquence sublime dit la route à parcourir: Nathan, le vieux professeur, demande à sa protégée de venir le saluer en traversant une scène vide. Elle s'en acquitte plus qu'honnêtement. Mais elle est, telle une coquille vide, incapable de donner une épaisseur aux pas effectués. Et le maître d'accompagner chacun d'eux d'une série de questions que «dix philosophes seraient incapables de démêler». Mais cela ne suffira pas. Il faut l'apprentissage du manque, de la déception, du désarroi affectif, pour que cette mécanique parfaitement huilée soit lestée d'un cœur, d'une âme. Ce ne sera pas tant l'aventure avec le jeune critique qui l'initiera, que la rupture qui s'ensuivra. L'amour fait mal, ne cesse de clamer Truffaut dans son œuvre. Il aide à mûrir, à défaut de toujours faire grandir.

Le théâtre, une quête de vérité

De fait, Desplechin installe son spectateur dans un véritable suspense, chaque scène distillant une sourde tension qui, parfois, explose, violence faite au corps pour réveiller les âmes engourdies. C'est de haute lutte qu'Esther atteindra son but: la perfection. Et la scène finale, véritable morceau de bravoure, qui verra la jeune femme s'arracher à ses peurs, son dégoût, sa colère, pour devenir enfin une actrice, est le fruit de brisures successives dont la finalité était de libérer les potentialités d'un être volontaire, certainement doué, mais fruste et buté. Le cinéaste prive d'une certaine façon le spectateur de ce triomphe, exigeant de lui un acte de foi. Car son souci est tout autre. Faire avec elle le chemin importe plus que le but à atteindre.

Les partis pris de la mise en scène

Les effets de signature, tour à tour dérangeants et justifiés, se succèdent. Rarement, le jeu d'Esther sera brillant – elle conserve une voix blanche tout au long du film. Le sujet, on l'a dit, n'est pas là. Parfois le maniérisme pointe: «fermeture à l'iris» pour la période muette d'Esther. Mais, toujours, les partis pris de mise en scène s'imposent. Les répliques de l'actrice resteront la plupart du temps inaudibles, recouvertes qu'elles sont par la musique sublime d'Howard Shore. On ne verra jamais son jeu s'épanouir sur les planches, pas plus qu'elle ne traversera sous nos yeux la scène vide enrichie des conseils du vieux maître.

Les questions posées par le cinéaste sont ailleurs. Comment donner corps à ses personnages? Comment toucher du doigt le mystère de l'incarnation? Dans ce cinéma d'idées, ce cinéma mental, où le protagoniste principal, tel Descartes, en vient à douter de son existence et de celle des autres, il faut que les passions dans toute leur violence brisent la coque rigide du «moi». De la même manière, Arnaud Desplechin est en quête d'une âme qui habite sa mise en scène virtuose, qui fasse voler en éclats le cadre rigide de son dispositif narratif et donne chair à son récit. En ce qui concerne Esther, la jalousie suscitée par l'exubérante maîtresse du critique (Emmanuelle Devos) sera le coin qui fera sauter les ultimes verrous. De singe savant, elle deviendra femme et actrice, au risque de la solitude finale et d'une souffrance inconsolable. Esther Kahn est finalement vengée de sa misère originelle, d'une mère qui l'a mal aimée. Elle tient sa revanche. En mourant sur scène, elle naît à la vie.

Filiations

Bien sûr, beaucoup de maîtres sont convoqués par Arnaud Desplechin, inscrivant l'œuvre dans une impressionnante généalogie. Le Bergman de «Cris et chuchotements» ou de «Persona», pour la violence des affrontements – mais le théâtre n'est plus ce lieu magique, à l'abri des tempêtes humaines que décrit «Fanny et Alexandre». Le Truffaut des «Deux Anglaises et le continent», pour l'initiation affective, ou «L'enfant sauvage» pour le rituel d'apprentissage. Pour nous, c'est «Opening Night» de John Cassavetes qui résonne le plus. Mais là ou Myrtle (Gena Rowlands), brisée, retrouvait une famille, donnant aux siens non seulement l'art mais l'amour, Esther se retrouve seule. Elle peut dédaigner l'amant volage, possédant désormais ce qui pour elle n'a pas de prix: la note juste. Mais la vie, la vraie, ne fait que commencer. ■

Réalisation Arnaud Desplechin. **Scénario** Arnaud Desplechin, Emmanuel Bourdieu, d'après une nouvelle d'Arthur Symons. **Image** Eric Gautier. **Musique** Howard Shore. **Son** Malcom Davis, Ray Beckett. **Montage** Hervé de Luze, Martine Giordano. **Décors** Jon Henson. **Interprétation** Summer Phoenix, Ian Holm, Fabrice Desplechin, Emanuelle Devos… **Production** Why Not Productions, Les Films Alain Sarde. **Distribution** Frenetic Films (2000, France / GB). **Durée** 2 h 25. **En salles** 29 novembre.